

Libre et croyant

Conférence prononcée par Michel Gervais, O.C., O.Q., PhD, ex-Recteur de l'Université Laval, ex-Directeur général de l'Institut universitaire en santé mentale de Québec et de son centre de recherche, Président de l'Association québécoise d'établissements de santé et de services sociaux (AQESSS), pour l'organisme «*Le parvis*», au Montmartre Canadien, à Québec, le 6 mars 2013

Préambule

La présente conférence est une suite d'une allocution que j'ai prononcée lors d'un «déjeuner de la prière» il y a quelques années et qui s'intitulait «Pourquoi je reste catholique» (1). J'y exposais en raccourci les raisons pour lesquelles j'ai fait baptiser mes enfants dans l'Église catholique et souhaiterait bien que mes petits-enfants soient aussi baptisés, malgré mes préoccupations, sinon mes malaises en regard de tant d'énoncés et d'attitudes de l'autorité ecclésiastique. Étonnamment, cet exposé a connu une certaine diffusion et a même été publié dans *Pastorale Québec* (2).

Certains d'entre vous ont lu ce texte et ont pensé qu'il pourrait être intéressant que je poursuive cette réflexion à votre intention en tentant de concilier les concepts de «foi et liberté» : «Puis-je rester libre tout en étant croyant? Puis-je croire vraiment sans abdiquer ma liberté de pensée?».

Question difficile que celle-là et à laquelle je vais tenter de répondre en toute humilité, sans prétention ni de grande science --- je ne fais plus beaucoup de théologie depuis vingt-cinq ans---, ni de grande vertu --- l'idéal élevé de l'Évangile m'inspire, mais comme d'autres, j'ai beaucoup de mal à m'y conformer.

J'avais d'abord pensé vous parler sans texte, mais il m'a semblé préférable d'écrire ma conférence. Les choses dont nous allons parler sont sérieuses; elles sont délicates; il faut en traiter non pas à bâtons rompus, mais selon un certain ordre; non pas de manière floue, mais avec précision et clarté; et, étant donné les limites de temps qui s'imposent ici, avec concision et brièveté. De plus, si jamais mes propos devaient m'entraîner dans un procès d'excommunication, je pourrais au moins référer à un texte plutôt qu'à des ragots...

1) J'entends vous parler d'abord de la FOI :

- Qu'est-ce donc que la foi?

- Qu'est-ce qui définit cette ferme adhésion de l'intelligence à l'objet de foi en regard d'autres formes de «conviction»?
 - Quels peuvent être les motifs d'un acte d'adhésion intellectuelle sur une base non-scientifique?
 - Est-elle un comportement raisonnable, conforme à la dignité humaine? Ou n'est-elle pas une forme d'aliénation?
- 2) Je vais ensuite oser tenter de concrétiser ces vues par rapport à la foi qui nous intéresse ici, la FOI THÉOLOGALE, la foi chrétienne, la foi en Jésus-Christ, la foi en son message. On croit en quelqu'un et on croit en quelque chose.
- Qui est donc Celui auquel croit le chrétien?
 - Quel est l'essentiel du message auquel il donne son adhésion?
- 3) Il y a, dans la foi chrétienne, une forme d'abandon, comme dans la confiance. Y a-t-il des raisons de s'abandonner de cette façon? Je veux vous proposer en toute simplicité quelques-unes des miennes.
- 4) La foi est acte de liberté, mais elle comporte une part de contrainte et de soumission. La foi chrétienne et, a fortiori, la foi catholique, sont adhésion à un message qu'on ne peut interpréter à son gré, qui est porté par une tradition dont sont issus les évangiles eux-mêmes et qui s'est perpétuée jusqu'à nous à travers une Église où il y a une autorité légitime. Sur quoi se fonde et quel est le sens de cette soumission et de cette contrainte?
- 5) Quelles en sont les limites? L'autorité de l'Église laisse-t-elle aux croyants un espace de liberté, une place pour le discernement, voire pour la critique et l'opposition dans le domaine de la foi comme dans celui des mœurs? Nous terminerons là-dessus.
-

Qu'est-ce que la foi?

L'adhésion ferme à un témoignage dépourvu d'évidence

Je peux adhérer à un énoncé ou à un groupe d'énoncés de trois façons et pour trois motifs différents :

-Soit que j'en aie l'**évidence** sensible ou intellectuelle, directe ou indirecte. Ainsi, je sais d'expérience que le feu brûle. Je comprends intuitivement et sans besoin de preuve qu'une chose ne peut pas être et ne pas être en même temps sous le même rapport. Je suis certain de certitude absolue et de manière évidente que les trois angles intérieurs d'un triangle sont égaux à deux angles droits parce que j'en connais la preuve. Ici, ni hésitation, ni liberté, mais seulement contrainte de l'évidence.

-Soit encore qu'à partir d'exemples, de signes, d'arguments probables fondés sur mon expérience ou celle d'autres personnes, je me fasse une **opinion plus ou moins ferme** sur une question. Selon toute vraisemblance, je pense ou je crois qu'il fera beau demain; ou que l'on découvrira bientôt les causes de la schizophrénie; ou encore que la place des femmes en politique continuera de progresser. Ce sont là des opinions plus ou moins fondées auxquelles je peux adhérer plus ou moins fortement, mais qui comportent toutes un coefficient d'incertitude et une certaine marge d'erreur.

-Croire au sens strict, c'est autre chose. La foi combine étrangement **absence d'évidence et certitude totale**. Nous sommes ici en présence d'un grand paradoxe. Comment l'intelligence qui tend naturellement vers l'évidence peut-elle adhérer avec la plus grande certitude et la plus grande fermeté à des énoncés dont elle n'a ni l'évidence immédiate ni la démonstration? C'est que, dans la foi, ce n'est pas l'intelligence qui domine, mais la volonté ou, si, vous voulez,

le cœur et la totalité de la personne. «Dans la foi, écrivait Pascal, les vérités entrent du cœur dans l'esprit» (3). Quant à lui, saint Augustin écrivait : «Tout le reste, l'homme peut le faire sans le vouloir, mais croire sans le vouloir, cela lui est impossible» (4). Mes parents m'ont dit qu'ils m'aimaient. Même si je n'ai jamais pu en avoir l'évidence, j'en ai eu de nombreux signes et j'y crois dur comme fer. C'est ça la foi : la plus grande fermeté dans l'adhésion non pas d'abord pour des raisons intellectuelles ou des preuves scientifiques, mais essentiellement parce qu'on se fie au témoignage de quelqu'un qu'on aime, en qui on a confiance et qui nous dit des choses qu'il nous plaît ou qu'il nous est vital d'entendre.

Conséquence : la foi n'est pas de tout repos

Si l'on saisit la vraie nature de la foi, on est bien forcé de conclure à une inquiétude et à une insatisfaction inhérentes à l'acte de croire. Par nature, l'intelligence tend à l'évidence. Or, dans la foi, elle ne la trouve pas. Elle ne peut donc qu'être insatisfaite et inquiète au sens étymologique du terme, c'est-à-dire sans repos. «L'intelligence du croyant, écrivait saint Thomas d'Aquin, est retenue par des liens qui lui sont étrangers» (5).

La foi ne signifie pas l'absence de question, mais constitue plutôt le début d'un questionnement qui n'aura jamais de cesse. C'est d'ailleurs dans cette inquiétude de l'esprit et dans ce questionnement naturel devant le caractère étonnant de la Parole de Dieu que prend sa source la théologie, cette recherche intellectuelle dont personne n'a jamais donné de meilleure définition que saint Anselme : «*fides quaerens intellectum*», c'est-à-dire la «foi qui cherche à comprendre» (6).

Nous pouvons déjà tirer deux conclusions très claires en regard de notre question du début : comment concilier foi et liberté?

- 1) Croire est, par nature, un acte libre, comme l'amour. C'est même à peu près le seul acte humain qui ne peut être contraint. Songez

à ces victimes de l'Inquisition. Ils auraient pu se taire ou mentir sur leurs convictions. Jamais on n'aurait pu les forcer à croire (7).

- 2) Penser, souhaiter ou se comporter comme s'il était souhaitable que les croyants ne se posent ni ne posent de questions touchant l'objet de leur foi, c'est ne rien comprendre à la foi, c'est mépriser leur intelligence et porter atteinte à leur dignité d'être humain. Ce qu'il faut, au contraire, de la part des croyants entre eux et, plus particulièrement de la part de ceux et celles qui ont mission d'éduquer à la foi, c'est une écoute et un effort de compréhension du questionnement des croyants d'aujourd'hui, une aide pour éliminer les objections auxquelles ils sont confrontés et un appui pour rendre raisonnable leur adhésion à la Parole de Dieu.

Croire est-il un acte raisonnable et digne d'un être humain?

Mais voilà justement! Croire est-il un acte raisonnable, digne de l'être humain?

On doit d'abord constater que c'est un acte plus que courant. Depuis toujours et de façon constante, la plupart des gens adhèrent avec la plus grande certitude à des énoncés dont ils n'ont aucune évidence et croient très fermement à des choses qu'ils n'ont jamais vues, mais qu'ils ont entendues de la part de gens auxquels ils accordent foi. C'est la vie! Aucune vie sociale ne serait possible sans un certain degré de confiance mutuelle et d'adhésion au témoignage d'autrui. Aucune vie personnelle, non plus. J'ajouterais même, aucune activité scientifique d'envergure.

Il faut toutefois faire la distinction entre foi et crédulité. La première attitude est conforme à la raison. La seconde, pas du tout. Celle-ci consiste à adhérer ou bien à des énoncés invraisemblables ou bien à des personnes qui ne sont pas dignes de foi ou bien aux deux. Je me permets ici une brève réflexion. En écoutant les gens et en regardant évoluer notre société, je me demande parfois si le recul de la foi chez nous n'a pas coïncidé avec une montée en force de la crédulité en lieu et place de la crédibilité et avec le

triomphe de la superficialité et de l'artificialité sur le bon sens et le sérieux. Fermons la parenthèse avant qu'on me traite de ringard...

Si je reviens à notre point, oui, croire peut être un acte raisonnable et digne de l'être humain. «Au-delà de la raison, écrivait Pascal, mais non pas contre!» (8). On pourrait paraphraser ici le grand Québécois qu'a été le Père Georges-Henri Lévesque en disant : «La raison aussi vient de Dieu!».

La foi théologique

Osons maintenant transférer ces considérations générales à la foi dont nous parlons ici, la FOI THÉOLOGALE, la foi en Jésus le Christ et en son message. Rappelons-nous que si la foi comporte ferme adhésion à un contenu, cette fermeté tient avant tout en la confiance qu'on porte en quelqu'un.

Qui est, pour nous, ce Quelqu'un?

A travers bien des intermédiaires, nous savons que ce Quelqu'un est un Juif, né à Bethléem d'une jeune femme qui s'appelait Marie, qu'il a vécu à Nazareth en Galilée (et donc en Palestine, ne l'oublions pas), qu'il a résolument pris parti pour les pauvres, les malades, les personnes handicapées, qu'il a aimé les gens et fait le bien autour de lui, qu'il ne s'est vraiment fâché que devant l'hypocrisie et l'utilisation de Dieu, qu'il a prêché la Bonne Nouvelle de l'avènement du Royaume de Dieu, qu'il parlait à Dieu comme à son Père, qu'il a regroupé autour de lui des disciples et qu'il a terminé sa vie terrestre dans les plus grandes souffrances et dans l'ignominie de la condamnation et de la mort sur une croix. C'est sur cet homme que repose la foi du chrétien qui reconnaît en lui le Fils de Dieu. A

travers ceux et celles qui le lui ont présenté et fait connaître, par la parole, mais surtout par l'exemple, c'est en cette personne que le chrétien fait confiance

Quel est, pour nous, son message?

C'est une tâche impossible de résumer son message en quelques minutes. Je me contenterai de citer cinq textes du Nouveau Testament qui me touchent personnellement, certes, mais qui sont aussi, je crois, parmi les textes les plus éclairants sur le message de Jésus.

- Le premier est tout simple. Il tient en trois mots :

«Dieu est amour» (I Jn, 4, 8 et 4, 16).

C'est dans la première lettre de Jean qu'on retrouve à deux reprises cet admirable énoncé qui ne se veut pas une définition de Dieu, bien évidemment, mais plutôt une invitation à penser Dieu à partir de ce qui est le plus beau et le plus grand ici-bas.

- C'est encore de la première épître de saint Jean que je tire ma seconde citation :

«Voici comment s'est manifesté l'amour de Dieu au milieu de nous : Dieu a envoyé son Fils unique dans le monde, afin que nous vivions par lui » (I Jn, 4, 9. Cf. aussi Jn, 3, 16).

Quand j'enseignais aux finissants du baccalauréat en théologie, je me plaisais à leur présenter une sorte de synthèse de toute la théologie et de tous les cours qu'ils avaient suivis en m'appuyant sur ce seul énoncé qui, en quelque sorte, dit tout.

- Ma troisième citation, je l'emprunte à la lettre adressée par Paul et Timothée aux chrétiens de Philippes, la fameuse Épître aux Philippiens :

«Que chacun ne regarde pas à soi seulement, mais aussi aux autres. Comportez-vous ainsi entre vous, comme on le fait en Jésus Christ :

*Lui qui est de condition divine
Ne retint pas jalousement le rang qui l'égalait à Dieu
Mais il s'est vidé de lui-même,
Prenant la condition d'esclave,
Devenant semblable aux hommes;
et, par son aspect, il était reconnu comme un homme.
Il s'est abaissé,
Devenant obéissant jusqu'à la mort,
A la mort sur une croix»
(Phil. 2, 4-8).*

Je ne commenterai pas ce texte admirable, sauf pour mentionner qu'à l'instar des deux premiers, il se situe dans le contexte d'une invitation pressante à l'amour de ses frères. *«Comportez-vous ainsi entre vous»*, dit saint Paul et saint Jean, de son côté, poursuit son discours sur Dieu de la façon suivante : *«Si Dieu nous a aimés ainsi, nous devons, nous aussi, nous aimer les uns les autres»* (I Jn, 4, 11).

- Ceci me mène tout droit à mon quatrième texte, celui dont plusieurs exégètes estiment qu'il a grand chance de correspondre à un énoncé authentique (un «*logion*») de Jésus. C'est un message parfaitement révolutionnaire dans le contexte de la loi du «*talion*» («*Oeil pour œil, dent pour dent*»). On le retrouve dans l'évangile selon saint Matthieu :

«Vous avez appris qu'il a été dit : Tu aimeras ton prochain et tu haïras ton ennemi. Et moi, je vous dis : Aimez vos ennemis et priez pour ceux qui vous persécutent, afin d'être vraiment les fils de votre Père qui est aux cieux, car il fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, et tomber la pluie sur les justes et les injustes» (Matt., 5, 43-45).

Récemment, je devisais avec un bon monsieur de 75 ans dans une salle d'attente d'hôpital. Il me dit tout bonnement : «Moi, j'ai fait tous les hôpitaux de Québec. Je n'ai rien à redire sur la qualité des soins». Et moi de commenter : «Il y en a quand même plusieurs qui trouvent le moyen de «chiâler». --- «Monsieur, il y en a qui «chiâleraient» contre le lait de leur mère!»... La conversation se poursuit. Je lui demande ce qu'il pense de la démission de Benoît XVI. Il réfléchit trois secondes, puis me répond, dans ces mots tout simples : «Bah! Je pense qu'il a bien fait. Le pauvre homme, il ne se sentait plus capable de faire sa «job». Y'a bien fait de laisser sa place... Mais, moi, ces affaires-là, ça ne m'intéresse pas trop. Je m'dis que notre Seigneur est venu au monde au travers des animaux dans une étable où ça devait sentir le fumier. Ca fait que, pour moi, ces histoires-là à Rome, ça me laisse plutôt indifférent. Pour moi, la religion, c'est simple : aime les gens autour de toi, même les pas bons. Y en a un à qui tu voudrais donner un coup de poing sur la gueule, ben, y faut que tu l'aimes. Moi, c'est ça que j'ai compris, faire du bien à ceux qui t'entourent»... Je suis resté pantois devant une telle sagesse et, surtout, face à une telle compréhension de l'essentiel du message de Jésus. Je n'ai pas dit plus que : «Vous avez bien raison!», car on m'appelait pour mon rendez-vous...

- J'en viens à mon cinquième texte qui est une sorte de déclinaison du grand commandement de la charité. Il s'agit des béatitudes et du Sermon sur la montagne. Lisons-le tout bonnement :

«A la vue des foules, Jésus monta dans la montagne. Il s'assit, et ses disciples s'approchèrent de lui. Et, prenant la parole, il les enseignait :

Heureux les pauvres de cœur : le Royaume des cieux est à eux.

Heureux les doux : ils auront la terre en partage.

Heureux ceux qui pleurent : ils seront consolés.

Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice : ils seront rassasiés.

Heureux les miséricordieux : il leur sera fait miséricorde.

Heureux les cœurs purs : ils verront Dieu.

Heureux ceux qui sont persécutés pour la justice : le royaume des cieux est à eux.»(Matt., 1-10).

Je suis persuadé que ces cinq textes vous parlent autant qu'à moi. D'autres plus savants que moi auraient peut-être fait un choix différent. Vous-mêmes auriez pu faire un choix plus judicieux si tant est que la Parole de Dieu a cette capacité de rejoindre chaque personne dans son vécu et de faire surgir des choses nouvelles. Je suis sûr en tout cas que les textes cités ici vont au cœur du message chrétien.

Raisons de croire

Un besoin naturel et légitime

Au début des années '60, dans le cadre des efforts de réflexion entourant le Concile Vatican II et portant, notamment, sur le thème «L'Église dans le monde de ce temps» qui est devenu le sous-titre de la fameuse constitution «*Gaudium et spes*», le Cardinal Maurice Roy avait convoqué des laïcs éminents du diocèse de Québec pour, comme on dit, «se faire une tête» avant d'aller à Rome. Une personne qui a participé à cette rencontre m'a rapporté les paroles d'un des participants, le grand penseur québécois Fernand Dumont. Appelant une transformation de la prédication concrètement entendue dans les églises qu'on fréquentait encore, il aurait eu une sorte de cri du cœur : «Donnez-nous des raisons de croire!».

Revenons au début de mon exposé et rappelons :

- Que, dans la foi, l'intelligence est forcément insatisfaite, qu'elle est en questionnement, qu'elle est comme captive de la volonté et du cœur et qu'elle a besoin du soutien que peuvent apporter ce qu'on appelait à l'époque les «motifs de crédibilité».
- Que la foi n'est pas la crédulité.
- Que, si la foi est un don de Dieu (en passant, c'est une dimension que je n'ai pas suffisamment traitée ici), la raison vient aussi de Dieu et qu'elle est plus fondamentale que la foi, comme la nature est plus fondamentale que la grâce.

Permettez que je vous cite ici un extrait de la Constitution «*Dei Filius*» de Vatican I;

«Mais bien que la foi soit au-delà de la raison, il ne peut y avoir de vrai désaccord entre la foi et la raison, étant donné que c'est le même Dieu qui révèle les mystères et communique la foi, et qui fait descendre dans l'esprit humain la lumière de la raison : Dieu ne pourrait se contredire lui-même ni le vrai contredire le vrai» (9).

Et plus loin :

«Aussi la foi, don de Dieu, tout en ne se fondant pas sur la raison, ne peut cependant pas se passer de cette dernière» (10).

La recherche de raisons de croire est donc essentielle à l'acte de foi. Là-dessus, il y a distance entre le catholicisme et un certain protestantisme pour qui la foi est pur don de Dieu sans appui dans des raisons humaines. Le philosophe danois Soëren Kierkegaard allait même jusqu'à dire; «L'absurde est ...le dynamomètre de la foi... car l'absurde est justement l'objet de la foi et la seule chose que l'on puisse croire... C'est pourquoi le croyant a si peu de goût pour la vraisemblance, il la craint plus que tout parce qu'il sait bien qu'il est sur le point de perdre la foi»(11).

Pour nous, au contraire, c'est un devoir de «rendre raisonnable l'hommage de notre foi» par respect pour ce que nous sommes et pour le Créateur qui

nous a faits intelligents et libres. Ces raisons de croire ne suffisent pas à créer la foi, qui est grâce de Dieu, mais à la soutenir.

Quelles sont donc ces raisons de croire? Elles sont multiples et diverses. Elles peuvent, entre autres, varier selon les époques, selon les contextes culturels dans lesquels on baigne ou les systèmes de pensée auxquels on se réfère, mais aussi selon les individus et le bagage de leur expérience, de leur formation ou de leur recherche.

En toute modestie, je vous proposerais quelques-unes des miennes.

La continuité et la cohérence du message

Sur un horizon plus que millénaire, derrière une grande diversité des contextes historiques et géographiques où elle s'est exprimée, et à travers la grande variété des genres littéraires et des formes dans lesquelles elle s'est incarnée et a été véhiculée, il y a une remarquable continuité de la révélation biblique. De l'Ancien Testament au Nouveau, de la Genèse à l'Apocalypse de Jean, c'est une même histoire de salut qui se déploie, celle d'une Alliance entre un Dieu d'amour qui veut entrer en contact étroit avec son peuple et ceux qui le composent pour les faire accéder au salut. Ce salut sera d'abord assimilé à une rétribution terrestre, mais la réflexion inspirée de Dieu sur l'histoire réelle fera déboucher le peuple juif sur l'attente d'un au-delà. Le projet de Dieu pour l'homme se heurtera dès le début à un refus, celui de la faute et du «péché du monde». Qu'à cela ne tienne! Dieu garde son projet : Il «envoie son Fils dans le monde».

«Ce n'est pas nous qui avons aimé Dieu, c'est lui qui nous a aimés et qui a envoyé son Fils en victime d'expiation pour nos péchés» (I Jn, 4, 10).

Et voilà que, par un retournement absolument paradoxal, le meurtre du Christ sur la croix, expression ultime du péché des hommes, devient le moyen dont Dieu se sert pour nous sauver.

«Le vrai point central, qui défie toute philosophie, est la mort en croix de Jésus-Christ», écrivait Jean-Paul II en une formule inspirée (12).

Cette vision de la «folie de la croix», nouvel «arbre de vie», et la continuité de la révélation qui la prépare et lui donne son sens m'apparaît d'une telle beauté et d'une telle cohérence que c'est pour moi une des principales raisons de croire. J'ai découvert en quelque sorte cette cohérence en travaillant à l'époque à comprendre le sens du fameux «péché originel». La lumière m'est venue quand j'ai compris que le dogme du péché originel n'était pas un dogme sur Adam, mais un dogme sur le Christ et sur son rôle salvifique universel (13).

Réponse aux aspirations humaines

Une autre de mes raisons de croire, c'est que le message chrétien constitue la réponse la plus parfaite qui soit aux aspirations profondes de l'être humain.

L'homme est un paradoxe et la condition humaine, une «énigme», pour reprendre les termes de Vatican II (14).

Si on voulait résumer ce paradoxe en un mot, on pourrait dire que l'être humain aspire naturellement à un achèvement qui lui est inaccessible. Il tend vers un absolu et un infini qu'il ne saurait jamais atteindre par ses propres forces. Tout son être tend naturellement vers un bonheur sans faille, mais il fait constamment l'expérience de limites qui l'empêchent de l'atteindre.

Ainsi, son intelligence est faite pour connaître non seulement l'existence des choses, mais leur nature et leurs causes jusqu'à la cause ultime et à la nature de la cause ultime. Rien en-dessous de cela ne pourra satisfaire pleinement l'intelligence qui est essentiellement ouverte sur l'universel. Mais, concrètement, en raison, notamment, des nécessités de la vie courante, la plupart des gens ne s'élèvent pas très haut dans la connaissance. Même les plus grands chercheurs ont conscience que le

champ de ce qu'ils ignorent est infiniment plus grand que celui de leur science. Désir de lumière et de clarté qui se heurte à l'ignorance.

Désir d'amour et de communion aussi, mais qui rencontre toutes sortes d'obstacles et qui, ultimement, se heurte à une incapacité de dépasser la solitude ontologique de chaque être.

Les collectivités aspirent aussi naturellement à la justice et à la paix, mais qu'en est-il dans les faits? Le monde est constamment le théâtre de guerres et de persécutions et ne cesse d'engendrer des inégalités flagrantes dont on se demande si elles ne vont pas en s'accroissant. En nos propres pays relativement riches, inégalités, injustices et conflits de toutes sortes sont omniprésents. Encore ici, l'aspiration de l'homme paraît démesurée en regard de la réalité vécue.

Mais

«C'est en face de la mort que l'énigme de la condition humaine atteint son sommet, peut-on lire dans la Constitution «*Gaudium et spes*» de Vatican II. L'homme n'est pas seulement tourmenté par la souffrance et la déchéance progressive de son corps, mais plus encore, par la peur d'une destruction définitive. Et c'est par une aspiration juste de son cœur qu'il rejette et refuse cette ruine totale et ce définitif échec de sa personne. Le germe d'éternité qu'il porte en lui, irréductible à la seule matière, s'insurge contre la mort» (15).

Et la Constitution continue :

«Mais si toute imagination défaille, l'Église, instruite par la Révélation divine, affirme que Dieu a créé l'homme en vue d'une fin bienheureuse, au-delà des misères du temps présent... Car Dieu a appelé et appelle l'homme à adhérer à lui de tout son être, dans la communion d'une vie divine inaltérable. Cette victoire, le Christ l'a acquise en ressuscitant, libérant l'homme de la mort par sa propre mort [de nouveau ce retournement paradoxal]. A partir des titres sérieux qu'elle offre à l'examen de tout homme, la foi est ainsi en

mesure de répondre à son interrogation angoissée sur son propre avenir. Elle nous offre en même temps la possibilité d'une communion dans le Christ avec nos frères bien-aimés qui sont déjà morts, en nous donnant l'espérance qu'ils ont trouvé près de Dieu la véritable vie» (16).

Je ne connais aucune autre religion qui propose une meilleure lecture des aspirations humaines les plus profondes non plus qu'une réponse plus complète à «l'énigme de la condition humaine». C'est pour moi, à côté d'autres motifs, une de mes raisons d'adhérer à la foi chrétienne. Je dis «à côté d'autres motifs», car il ne suffirait pas de dire que la religion chrétienne répond aux aspirations de l'homme pour justifier adéquatement l'adhésion croyante. Que dire, en effet, d'une religion qui aurait pour toute lettre de créance le besoin que l'homme en éprouve?

Comparaison avec les autres religions et les autres visions du monde

Une autre de mes raisons d'adhérer au christianisme est le fait que je ne trouve en aucune autre religion ni aucune autre vision du monde de quoi fonder l'espérance dont j'ai besoin pour améliorer mon présent et celui des autres, voire simplement pour le supporter. Passons rapidement en revue certaines de ces visions :

- le «nihilisme» («après la mort, il n'y a rien!»)
- le marxisme
- le judaïsme primitif
- les religions orientales
- l'Islam
- la religion judéo-chrétienne.

a) Le nihilisme

Obnubilés par le progrès vertigineux des sciences expérimentales et de leurs conquêtes qui, par définition, résolvent ultimement dans la connaissance sensible et dans les outils et les mesures perfectionnés sur lesquels elle s'appuie

aujourd'hui, une grande partie de nos contemporains n'envisagent même pas la possibilité d'une continuation de la vie au-delà du «dernier souffle». De toute manière, dans cette vision du monde, il n'y a rien d'autre que la matière observable, sensible, mesurable. Le seul espoir ici, c'est que cette science progresse, qu'elle prolonge la longueur de la vie (ce qu'elle fait réellement de manière impressionnante). Je ne peux m'empêcher de déceler les traces de cette vision du monde dans la véritable obsession de nos contemporains pour la santé qui a déplacé toutes les autres priorités dans l'opinion publique et, conséquemment, dans le discours politique. Vatican II rappelait à ce sujet et cela me rejoint personnellement :

«Le prolongement de la vie que la biologie procure ne peut satisfaire ce désir d'une vie ultérieure, invinciblement ancré dans...[le cœur de l'homme]» (17).

b) Le marxisme

Pourquoi vous parlais-je ici du marxisme? Parce que, même si elle nie toute vie individuelle après la mort, cette idéologie, qui a tout de même exercé et exerce toujours une influence extraordinaire dans notre monde, sublime en une vision matérialiste et collectiviste le désir naturel d'immortalité. A vrai dire, le marxisme, que j'ai beaucoup étudié à l'époque, se présente comme un succédané de l'espérance judéo-chrétienne (Karl Marx était Juif) avec son péché originel, son messie, sa foi, son espérance, ses dogmes, sa morale, son église, sa hiérarchie et son paradis, tout cela dans une perspective historique ascendante. Le problème, c'est qu'il faut plus de foi pour croire à l'avènement de la société sans classes via l'évolution nécessaire de l'économie et la lutte du prolétariat que pour croire en la vie éternelle proposée par le Christ. Pire problème encore : il n'y a aucune place pour l'individu et la personne humaine dans cette vision. En effet,

toutes ces générations d'hommes et de femmes qui auront contribué à l'avènement du paradis de la société sans classes et qui l'auront souvent payé de leur vie n'auront finalement été que des pièces jetables dans le progrès d'une «humanité» qui ne regroupera que les «*happy few*» de la fin (18). Et encore, cela sera bien limité comme perspective. Car, «avec la même nécessité d'airain qui l'a vu naître, la matière exterminera sa plus haute floraison, l'esprit pensant» (19).

c) Le judaïsme primitif

J'en étonnerai sans doute plusieurs ici en rangeant le judaïsme aux côtés du nihilisme et du matérialisme historique parmi les visions du monde qui excluent la vie après la mort. Et pourtant, c'est un fait avéré que, jusqu'au II^{ème} siècle avant Jésus-Christ, les Juifs ne croyaient pas en une vie au-delà du tombeau. Je pourrais vous parler pendant des heures sur ce fait qui m'est toujours apparu comme tellement significatif, ne serait-ce que pour écarter d'avance l'objection freudienne contre la religion perçue comme volonté de sublimer la mort. Je me limiterai à une présentation extrêmement schématique :

- Pour les Juifs, Yahvé, le Dieu de l'Alliance, récompensait les bons et punissait les mauvais, mais cette rétribution se faisait sur cette terre;
- A l'époque du nomadisme et de la si étroite dépendance des uns et des autres au sein de la tribu et du clan, cette rétribution terrestre était perçue comme collective : «Si nous faisons le bien, Dieu assurera notre bien-être collectif»
- A la faveur de l'urbanisation et de l'individualisme qui va de pair avec elle, l'idéal de la récompense divine a pris la forme d'une rétribution personnelle. D'ailleurs, on a ridiculisé l'antique vision par ce mot d'esprit : «Les pères ont mangé des raisins verts et les dents des fils en ont été agacées...» (Jér.31,29-30)
- Cette nouvelle perception de la rétribution a toutefois rapidement connu ses limites car il s'est trouvé plein de

justes qui ont éprouvé les affres de la souffrance sous toutes ses formes. Au premier rang de ces «maltraités» de Dieu, on retrouve la figure symbolique de Job qui, malgré une vie exemplaire, vit à peu près tout ce qu'il est possible de vivre comme souffrance humaine. Le «dialogue» entre Job et Dieu traduit un questionnement humain fondamental. La fin du livre semble, comme on dit en québécois, «arrangée avec le gars des vues». En fait, le Livre de Job laisse la question de la rétribution ouverte et sans solution vraiment satisfaisante.

- Il faudra attendre le II^{ème} siècle avant Jésus-Christ et un événement historique unique dans l'histoire d'Israël pour que s'opère un saut qualitatif majeur dans l'évolution de la doctrine de la rétribution. L'événement : la persécution des Juifs par l'empereur romain Antiochus-Épiphanes. Tout cela est relaté dans les Livres des Macchabées. Voici que des croyants acceptent de mourir sous la torture en témoignage de leur foi. Le schème traditionnel éclate forcément : ou bien Yahvé n'est pas le Dieu fidèle auquel nous avons cru et qui a fait alliance avec nous, ou bien il récompensera ses fidèles par excellence après leur mort. Les Juifs ont évidemment fait le pari de la fidélité de leur Dieu et choisi l'option de la vie après la mort.
- Toutefois, il leur était impossible de concevoir la survie sous la forme de l'immortalité d'une «âme» spirituelle détachable du corps, concept qui ne leur disait absolument rien. Pour eux, l'être humain est un tout indivisible. Les concepts hébreux de *basar*, de *néphesh* et de *ruah* sont vraiment distincts du sens des mots grecs par lesquels on les a traduits, à savoir *soma*, *psychè* et *pneuma* ou leur équivalent latin (*corpus*, *anima* et *spiritus*) ou français (*corps*, *âme* et *esprit*). Pour les Juifs, ces divers concepts renvoient à des aspects divers d'un être essentiellement un et indivisible alors que les autres vocables, reliés à des degrés divers à la

pensée grecque, réfèrent à des parties divisibles de l'être humain.

[Soit dit en passant, il y a ici, dans cet apparent problème simple de traduction, une des clés les plus importantes pour expliquer de formidables distorsions de la pensée philosophique et théologique occidentale et orientale].

- Forts de cette conception «unitaire» de l'être humain, les Juifs n'ont pas pu concevoir l'immortalité dans le cadre de l'immortalité d'une «âme» séparable du corps. Leur certitude d'une vie après la mort n'a pu se couler que dans le cadre de la survie de la personne en son intégralité, soit dans le concept unique dans l'histoire des religions de RÉSURRECTION.

Toute cette évolution de la tradition juive me fascine. Elle représente par excellence, selon moi, une des plus belles manifestations de la continuité et de la cohérence que j'évoquais précédemment comme certains de mes plus forts motifs de crédibilité.

d) Les religions orientales

Je sais que je verserai ici dans la caricature, mais, selon la formation que j'ai reçue et les lectures que j'ai faites, les religions du monde se divisent essentiellement en deux groupes :

- les religions a-temporelles;
- les religions dites historiques.

Deux conceptions opposées du monde, deux conceptions du temps, de l'histoire, de l'homme, des rapports individu-collectivité et du rôle de l'être humain en ce monde.

D'un côté, la vision d'un monde inconsistant qui ne reprend force qu'à la faveur du «recontact» périodique avec le monde sacré, primordial, le *Urwelt*, le «monde des dieux» (c'est la nécessité de ce «recontact» qui donne sens aux rites anciens comme ceux du Nouvel An babylonien). Parallèlement, une conception d'un temps qui ne va pas du point A au point B et suit encore moins une ligne ascendante, mais qui, littéralement, tourne en rond. Influencés par les cycles des astres, comme le soleil et la lune, des marées, des saisons, par le cycle menstruel de la femme, les hommes ont, de façon générale, perçu l'histoire ou plutôt le temps comme un éternel recommencement. C'est le «mythe de l'éternel retour» dont parlait Mircea Eliade.

Le plus souvent, cette conception du monde et du temps va de pair avec une vision profondément dualiste de l'homme perçu comme un composé artificiel, fait de deux parties antagonistes : une partie spirituelle essentiellement bonne issue d'un Principe bon, l'âme, et une partie mauvaise issue d'un Principe mauvais, le corps. L'homme est une parcelle de divinité enfouie dans une matière mauvaise.

La plupart des religions du monde sont de cette famille, entre autres les religions orientales. Ainsi, on n'a pas de mal à situer la théorie de la métempsychose ou de la réincarnation dans une telle vision.

Dans cette perspective, l'action de l'homme dans l'univers n'a pas de sens véritable et son salut ne peut résider dans son engagement sur cette terre. Il consiste, au contraire, à s'évader du temps et de ce semblant d'histoire, d'échapper au cycle infernal de l'éternel retour et de permettre à sa partie spirituelle de se dégager de son corps mauvais et de la gangue dans laquelle elle est retenue de force.

Tout autre est la perspective d'une religion dite «historique» comme est la religion judéo-chrétienne. Le salut y consiste à s'engager avec toute sa personne, corps et âme, dans le monde, d'y faire advenir des choses

nouvelles, d'œuvrer à l'avènement d'un monde meilleur, de s'insérer pleinement dans une histoire devenue histoire du salut du fait de l'Alliance et de l'incarnation de Dieu dans le monde.

Personnellement, seule cette dernière perspective peut donner un sens à ma vie. La vision précédente ne présente pour moi aucun intérêt.

e) L'Islam

Une autre solution qui compte aujourd'hui des centaines de millions d'adeptes dans le monde, c'est la religion de Mahomet ou l'Islam. Je dois admettre que je connais peu l'Islam. Je sais que le Coran contient de très belles choses dont, par exemple, la promotion du devoir de l'aumône. Je sais aussi que c'est une religion qu'on peut qualifier de «fixiste» dans la mesure où tout y est objet de prédestination. Mais c'est le paradis musulman qui me paraît le plus étrange. C'est essentiellement un paradis d'hommes où chaque élu reçoit en partage des dizaines de jeunes vierges dont la virginité est sans cesse renouvelée... Je ne commenterai pas davantage

f) Le christianisme

Ce trop bref tour d'horizon des différentes «solutions» proposées pour répondre à la question de l'avenir de l'homme et de l'ultime satisfaction de ses aspirations vous permet de comprendre pourquoi la solution chrétienne me paraît la plus sensée et la plus raisonnable.

Je n'ajouterai ici qu'une dimension. Le christianisme est, à mon sens, la doctrine qui sauvegarde le mieux la dignité de la personne humaine. Il est difficile de parler de dignité de l'homme quand on réduit l'individu humain au rôle qu'il peut jouer dans l'avènement de la société sans classes ou quand on est prêt à le sacrifier s'il nuit à la cause. Difficile aussi de parler de dignité humaine si on pense qu'après la mort, il n'y a rien. Car le mot «dignité humaine» implique que chaque être humain a une valeur comme personne et est en quelque sorte une fin en soi et qu'il n'est pas seulement un moyen en vue d'autre chose, dont on peut se passer après usage. Difficile aussi de parler de la dignité de l'homme quand on voit son corps

comme le simple réceptacle d'une âme qui se promène d'un corps à l'autre ou encore comme une matière essentiellement mauvaise dont l'âme aspire à se libérer comme d'une prison. Tout autre est la perspective chrétienne. Pour le disciple du Christ, tout être humain a une existence permanente et est appelé à devenir «enfant de Dieu». Et le Christ n'est pas venu pour sauver une humanité abstraite, mais pour sauver la vraie humanité, celle qui est faite des milliards d'individus qui en ont fait, qui en font ou qui en feront partie, pour chacun d'entre nous. «*Le Fils de Dieu m'a aimé et s'est livré pour moi*», écrit saint Paul (Gal.,2,20).

Il y a bien d'autres motifs de crédibilité en faveur de la foi chrétienne. Je pense à tous ces témoins dont la vie exemplaire a été tout entière inspirée par l'idéal évangélique et à tant d'autres manifestations historiques de la fécondité de l'Évangile et du rôle somme toute éminent qu'a joué l'Église dans la promotion de l'homme.

Tout ceci pour dire que si la foi est avant tout «don de Dieu» (Eph., 2, 8) et si, dans la foi, j'adhère à ce dont je n'ai pas l'évidence, croire n'est pas insensé, déraisonnable ou aliénant. La foi peut, au contraire, être imbibée de raison et étayée par des arguments de poids.

Foi et contrainte

Nous l'avons vu, la foi est un acte libre. Il reste qu'il comporte un élément de contrainte. Dans la foi, le croyant se soumet librement, mais il se soumet tout de même à un témoignage et à un témoignage autorisé, donc à une autorité. Saint Paul décrit la foi comme une «*obéissance*» (Rm., 1, 5). Et je vous citais précédemment saint Thomas d'Aquin qui disait que, dans la foi, l'intelligence était «retenue ou attachée avec des liens qui lui sont étrangers».

Pour un catholique, cette contrainte comporte évidemment l'acceptation du message évangélique, mais prend aussi obligatoirement la forme d'une soumission à l'autorité de l'Église catholique romaine.

Ce n'est pas le lieu de le faire en long et en large, mais il est facile de trouver très clairement dans le Nouveau Testament et dans la tradition qui en a été le terreau et qui s'est perpétuée au cours des premiers siècles, le fondement de la structure hiérarchique de l'Église, de la succession apostolique et de la primauté de l'évêque de Rome.

Le catholique n'adhère pas qu'à une Personne dont il peut interpréter le message de n'importe quelle façon non plus qu'à des textes sacrés qu'il peut lire à sa guise et au gré de ses fantaisies personnelles. Soyons bien clairs ici, le «libre examen» n'est pas la voie que propose l'évangile pour accueillir la Parole de Dieu.

Encore ici, il est raisonnable qu'il en soit ainsi. Aucun grand projet ne peut se réaliser sans une organisation, aucun idéal collectif ne peut se concrétiser sans un minimum d'institutionnalisation, aucune communauté ne peut progresser ni même survivre longtemps sans une autorité qui rallie les volontés et les actions, aucun message ne peut se perpétuer fidèlement sans un certain degré de formalisation et sans des mécanismes ou une autorité qui évitent les déformations et les déviations.

La perpétuation jusqu'à nous, pendant 2 000 ans, du message évangélique via l'Église atteste de cette nécessité. D'ailleurs, dès les premiers siècles, l'Église a fait face à un danger mortel, celui de la gnose. Ce courant de pensée, inspiré du dualisme de la pensée grecque et qui s'est exprimé dans des écrits célèbres comme *l'Évangile selon Thomas*, *l'Évangile selon Marie* ou *l'Apocalypse de Paul*, tous parties de la Bibliothèque copte de Nag Hammadi (20), peut être défini comme une tentative de réinterpréter l'Évangile en le coulant dans des catégories qui lui étaient totalement étrangères, celles du dualisme et de la pensée a-temporelle que j'ai évoquée plus haut. N'eût été l'organisation de l'Église, le message évangélique nous serait parvenu dilué à l'extrême, sans aucune portée historique, sous la forme d'une pensée philosophique insipide. L'Église a

exercé un rôle analogue lors des grands conciles trinitaires ou christologiques.

Pas question donc de nier l'importance du Magistère de l'Église et de la soumission à son autorité. Mais jusqu'où va cette contrainte? Quelles sont les limites de cette soumission?

Limites de la contrainte et de la soumission

Un principe général

Énonçons d'abord un principe général. Toutes nécessaires qu'elles soient, les incarnations d'une grande idée ou d'un grand projet comportent toujours des limites et des dangers. Qu'elles se présentent sous la forme d'une organisation, d'une institution, d'une formalisation par l'écriture ou autre, la concrétisation de l'absolu comporte toujours un coefficient de relativité. Elles portent avec elles le danger de voir le moyen supplanter la fin, ce qui constitue une sorte d'idolâtrie.

On pourrait donner une multitude d'exemples de pareille perversion au sein même de notre Église. Certaines formes de soumission, d'obéissance et de culte voué aux dirigeants de l'Église et, notamment, au Pape peuvent être assimilées à une telle déviance.

Tout n'est pas sur le même pied

Il y a autre chose. Tout ne doit pas être mis sur le même pied dans l'enseignement de l'Église. D'ailleurs, sous plusieurs aspects, cet enseignement a évolué au fil des siècles. J'entendais récemment que l'Église avait abandonné l'idée des «limbes», sorte d'antichambre du ciel où se seraient retrouvées les âmes des enfants morts sans baptême. Dans le domaine moral aussi, l'Église a évolué. Rappelons, entre autres, la condamnation comme usuraire de tout prêt comportant intérêt.

Mais, plus largement, il y a l'essentiel et il y a l'accessoire. Je vais vous donner un exemple. Il est partout question dans la Bible et dans la Tradition de la personne du diable, de Satan, le Prince du mal ou des ténèbres, l'antagoniste par excellence, sorte de personnification du mal. Peut-on être croyant sans croire à l'existence de cet ange déchu qui serait à l'origine de toutes les tentations, de celle d'Adam et d'Ève dans le paradis terrestre jusqu'à celles du Christ au désert? La foi nous fait-elle une obligation de croire en Satan comme être personnel? Franchement, je pense que non. Pour ma part, quand je compare notre religion par rapport à d'autres religions anciennes, je suis plutôt enclin à voir dans le personnage et la figure de Satan des antidotes contre cette antique vision du monde perçu comme le théâtre du combat entre deux dieux à égalité, le Principe bon, d'une part, celui qui est à l'origine du bien et de l'esprit, et, d'autre part, le Principe mauvais, créateur de la matière et du mal, cela se reflétant dans l'anthropologie que je vous ai décrite plus haut.

Place pour la critique de l'autorité

Je ne pense pas non plus que l'obéissance de la foi nous contraigne à accepter tout dans l'enseignement de l'autorité ecclésiastique, voire dans celui du Pape. Je ne nie pas ici l'infaillibilité pontificale, mais je crois cependant que ce privilège a une portée très limitée et qu'il ne s'exerce que dans des circonstances et selon des formes bien précises. Tout n'est pas infaillible dans les propos du Pape. Et si le croyant lui doit respect, il conserve selon moi sa liberté de pensée face à nombre de ses propos et enseignements et, plus largement, à ceux de l'Église.

J'ai déjà donné trois exemples de tels propos sujets à controverse légitime (26). Je me permets de les reprendre ici brièvement :

1. Je suis très mal à l'aise avec une sorte d'obsession de l'Église catholique à propos de toutes les questions reliées à la sexualité humaine. Cette obsession, dont je ne trouve pas trace dans l'Évangile, s'est parfois traduite en oppression des consciences, notamment ici au Québec, et elle a été, selon moi, l'élément déclencheur de la désertion des églises et de la

distance énorme prise par les chrétiens par rapport à l'Église. Qu'on me comprenne bien! Que l'Église soit contre l'avortement, on ne peut guère lui en faire le reproche, mais qui donc est en faveur de l'avortement? Voulez-vous bien me le dire! On souhaiterait simplement que l'Église de Jésus soit plus compréhensive et aidante pour ces femmes qui sont souvent contraintes d'avoir recours à ce choix qui leur apparaît, au moment et dans les circonstances où elles l'adoptent, nécessaire, sinon urgent. Que la compassion domine sur la condamnation! Le discours serait plus crédible. De la même manière, qui pourrait reprocher à l'Église catholique de ne pas favoriser le «mariage gai»? Moi-même, j'ai beaucoup de difficulté avec ce concept qui me semble un pur abus de langage. Que la société reconnaisse le droit de deux personnes de même sexe de demeurer ensemble, si elles s'aiment, et même de formaliser pareille union sur le plan juridique, c'est une chose, mais d'appeler cela «mariage», je trouve que c'est engendrer de la confusion en plus d'être inutile. Cela dit, pourquoi s'acharner sur ce débat? Pourquoi y accorder tant d'importance alors que les gens concernés ne nuisent en général à personne et que souvent même leur sensibilité et l'authenticité dont ils ont fait preuve, à leur corps défendant, les rendent ouverts aux autres et leur permettent de jouer un rôle important au service de la société. Encore ici, un discours plus tolérant et moins accablant pour les personnes permettrait à l'Église de demeurer un interlocuteur crédible dans les débats de cette nature sans l'empêcher de demeurer «le sel de la terre». On pourrait continuer de donner des exemples comme l'attitude de l'Église à l'égard des divorcés remariés.

2. En revanche, on s'étonne de ne pas retrouver l'Église en consonance avec toutes ces voix qui s'élèvent partout en ce monde pour sauver la Terre des sérieux dangers qui la menacent dans sa capacité de demeurer un endroit riche et sain, capable de nourrir et d'assurer une bonne qualité de vie aux générations à venir. Dans une démarche qui en avait

scandalisé plusieurs, dont moi-même, je l'avoue, le pape Jean-Paul II avait adressé une lettre au fameux Sommet de Rio dans laquelle il rappelait les propos traditionnels de l'Église sur la limitation des naissances. Alors que des millions d'enfants meurent de faim dans les pays les moins capables de les nourrir et de leur permettre de vivre dans la dignité, que le Sida décime des populations entières, le Chef de l'Église catholique n'aurait-il pas pu et dû tenir un discours plus pertinent et porteur d'espoir que de rappeler aux Africains qu'il est interdit d'utiliser le condom?...

3. Dernier exemple. Je suis opposé à la position de l'Église sur le sacerdoce des femmes. Au XIIIème siècle, saint Thomas d'Aquin argumentait contre l'ordination des femmes en rappelant que le sacerdoce comporte une certaine prééminence au sein de la société. Or, disait-il, les femmes n'exercent une telle prééminence dans aucun domaine. Cela était vrai en son temps, mais aujourd'hui les femmes exercent des rôles éminents dans toutes les sphères de l'activité humaine. Suivant la même logique, pourquoi les fonctions ecclésiastiques leur seraient-elles toujours interdites? Parce que le Christ n'a pas choisi de femme parmi ses apôtres? Comment aurait-il pu le faire au temps et dans les lieux où il a vécu? Je veux bien que l'Église fasse preuve de prudence sur une telle question. Après tout, c'est l'Église universelle dont on parle ici. Elle doit tenir compte des diversités culturelles et des sensibilités bien différentes d'une région du monde à l'autre. Ce contre quoi j'en ai, c'est qu'on nous présente cette interdiction comme un dogme immuable issu de l'enseignement du Christ lui-même. Selon moi, et en toute humilité, cela ne tient pas la route et les chrétiens sont de plus en plus nombreux à s'en rendre compte et à souhaiter un changement dont tout le monde comprendrait qu'il soit progressif.

La relativité du domaine moral

C'est un principe épistémologique bien établi qu'on ne peut atteindre un degré de certitude plus élevé que ne le permet la matière d'une science. En mathématiques ou en géométrie, la certitude est totale. En science expérimentale, elle rencontre des limites. Dans le domaine moral, la certitude est très relative. Elle n'est absolue qu'au niveau des définitions et des principes très généraux. Par exemple, si le meurtre est mauvais par définition, même le précepte général : «Tu ne tueras point» souffre des exceptions. A proportion qu'on descend des grands principes vers les situations concrètes, on va vers une plus grande incertitude.

Tout enseignement moral, fût-il ecclésiastique, est grevé de cette limite. Il laisse grande la place à la prudence, à l'appréciation des faits, au discernement et, finalement, au jugement de la conscience.

Tout en reconnaissant, bien sûr, le rôle de l'Église dans la formulation de règles morales et dans l'éclairage de la conscience ---elle ne serait pas fidèle au Christ si elle ne jouait pas ce rôle ---, il faut comprendre, d'une part, que son enseignement universel ne peut dépasser un niveau de généralité qui ne lui permet tout simplement pas de rejoindre les situations concrètes où se prennent les décisions et où se font les choix de la vie courante et, d'autre part, que s'il descend vers la réalité et se particularise, il devient incertain et donc, faillible.

Il faut être critique aussi face à la tentation, qu'on note également dans la vie civile, de vouloir légiférer sur tout et tout régler.

Le croyant doit demeurer conscient que les lois et les règlements ne le dispensent pas d'agir selon sa conscience et de faire plein usage de sa liberté. Incapables de s'en référer à leur conscience et à faire face au défi de la liberté, plusieurs se réfugient dans la sécurité de la conformité à des préceptes. A vrai dire, c'est la tendance naturelle d'un être doué de liberté, qui en éprouve le vertige et qui recherche inconsciemment la détermination et la sécurité que l'instinct procure à l'animal. On s'explique par la profondeur de cette inclination l'immensité de l'effort consacré dans les écrits du Nouveau Testament, ceux de saint Paul en particulier, à

montrer le dépassement de la loi ancienne avec tous ses préceptes par la Loi nouvelle.

Critiques de l'organisation

Sur les plans institutionnel et organisationnel, l'amour de l'Église me semble tout à fait compatible avec l'exercice de la liberté de pensée et du sens critique. Selon moi, c'en est même un corollaire. Ce n'est pas détester ou mépriser l'Église que de s'insurger contre certaines formes d'exercice du pouvoir en son sein, contre des façons de faire qui la rapprochent parfois des partis politiques ou des gouvernements totalitaires, contre des manifestations de richesse difficiles à concilier avec l'idéal évangélique, contre des scandales comme ceux qu'on impute à la Banque du Vatican ou encore contre cette omniprésence partout dans le monde des «nonces apostoliques» dont la principale fonction pourrait bien être de surveiller la gouvernance des Eglises locales afin de rassurer le Saint-Siège sur leur orthodoxie et leur conformité aux attentes du pouvoir central. Ce n'est pas non plus nuire à l'Église que de souhaiter que sa direction soit plus collégiale, plus en lien avec les réalités diverses du monde et davantage à l'écoute des fidèles, de leurs espoirs comme de leurs difficultés.

Conclusion

Bref, foi et liberté me paraissent tout à fait compatibles. Croire est un acte libre, fondé sur un témoignage et une parole dont le contenu n'est pas évident certes, mais qui est étayé par des motifs sérieux et des raisons solides et basé sur un choix éclairé.

De surcroît, tout en se soumettant à l'autorité de l'Église, le croyant n'a pas à tout mettre sur le même pied dans cette obéissance. Il peut se servir de ses connaissances et de son jugement pour distinguer l'essentiel de

l'accessoire. Dans le domaine moral, notamment, rien ne peut le dispenser d'agir selon sa conscience en toute liberté. Quant à la critique de l'Église comme organisation, elle est normale et saine quand elle ne verse pas dans les excès du mépris ou de la dérision.

Car des choses doivent changer dans l'Église. Je considère pour ma part, par exemple, que Benoît XVI vient de poser un geste éminemment prophétique en démissionnant d'une charge qu'il ne se sentait plus capable d'assumer (21). D'autres gestes de même nature comme l'ont été l'ouverture à l'œcuménisme ou le lancement inattendu du Concile Vatican II sont sans doute souhaitables et pourraient rendre l'Église davantage capable de transmettre efficacement le message de l'Évangile aux hommes et aux femmes de notre temps.

Michel Gervais

Québec, 6 mars 2013

P.S. : L'auteur tient à remercier sincèrement son ami le P. Claude Lizotte qui a accepté de l'accompagner pour répondre aux questions de l'auditoire et prolonger, à sa manière et avec sa compétence reconnue et la qualité unique de sa pédagogie, la réflexion proposée ici sur la conciliation entre la foi et la liberté.

- (1) 2 nov. 2006
- (2) *Pastorale-Québec*, vol.119, n.11, pp.3-7
- (3) Pascal, *Pensées*
- (4) S. Augustin, tractus XXIV *In Joan.*
- (5) S. Thomas d'Aquin, *Q.D. De Ver.* q.14, a.1
- (6) S. Anselme de Cantorbéry, premier titre du *Proslogion*
- (7) S. Thomas d'Aquin, *S. Th., I-II-IIae*, q.10, a.8
- (8) Pascal, *Pensées*
- (9) Constitution dogmatique sur la foi catholique, c. IV
- (10)Ibid.
- (11)S. Kierkegaard, *Postscriptum aux miettes philosophiques*, Gallimard, 1949, p.139 et 154
- (12)Jean-Paul II, Encyclique «*Fides et ratio*», (14 septembre 1998), n. 23
- (13)Michel Gervais, «Le péché originel, aujourd'hui», *Pastorale-Québec*, vol.87, n.12 19 juin 1975, pp.271-277
- (14)Vatican II, Constitution pastorale sur l'Église dans le monde de ce temps «*Gaudium et Spes*», 18, 1
- (15)Ibid.
- (16)Ibid.
- (17)Ibid.
- (18)Michel Gervais, «*Marxisme et christianisme*», *Pastorale-Québec*, vol. 91. n.9, 26 avril 1979, pp.195-201. ---- E.L. Mascall fait remarquer à juste titre que, dans la perspective marxiste, il n'est plus permis de parler d'un grand tout poursuivant sa marche triomphale à travers l'histoire : «L'objet est que l'histoire qu'ils racontent ordinairement pour donner un sens à leur attitude--- l'histoire de l'homme souffrant à une époque et heureux à une autre --- est franchement opposée à la croyance explicite qu'ils professent au sujet des hommes. Si l'on croit que les êtres humains survivent après la mort, il est possible de donner quelque sens à l'histoire... Il y a une société croissante d'êtres humains dont chacun continue de vivre indéfiniment après sa première apparition, et partagera avec le reste de la race humaine sa condition finale. L'«Homme», dans le sens de l'«humanité» est un organisme social, grandissant et finalement simultané. Une telle unité de l'humanité n'existe pas dans la doctrine séculariste : pour elle, l'humanité consiste en une masse de certaines créatures particulières à un moment donné, et en une masse de créatures particulières tout à fait différentes deux siècles plus tard (*Théologie de l'avenir*, p.64). --- Pour le chrétien, au contraire, «son espérance est récapitulative, rétroactive, cumulative... Ainsi, de génération en génération, le peuple chrétien accroît-il ses effectifs, gonflant sa clameur et faisant pression pour que les temps s'accomplissent» (A.M. Besnard, in *Assemblées du Seigneur*, 1^{ère} série. N.2, pp. 88-89.
- (19)Friedrich Engels, *Dialectique de la nature*.
- (20)Cf. Écrits gnostiques. *La Bibliothèque de Nag Hammadi*, Gallimard, éd.de la Pléiade, et Presses de l'Université Laval, 2007.
- (21)J'en vois beaucoup d'autres depuis l'avènement du Pape François dont l'élection a eu lieu après cette conférence.